

SOCIÉTÉ DES CONCERTS.

Seconde matinée

Le concert commençait par la symphonie en *ut* de Mozart, qu'on n'avait pas entendue depuis quelques années. C'est celle dont le finale fugué, travaillé d'une manière prodigieuse, excite l'admiration de tous ceux qui ne croient pas que le style et les combinaisons savantes excluent la pensée et l'imagination.

Qu'il me soit permis cependant de préférer tel morceau de cette symphonie à tel autre, sans encourir le reproche banal d'irrévérence ou d'hérésie. Le véritable amour de l'art est clairvoyant, et s'attache, non pas au nom, mais à l'œuvre. Le plus haut degré de la critique, c'est d'arriver à *l'impartialité dans l'admiration*.

Je dirai donc franchement que le premier morceau de la symphonie en *ut* me semble bien au-dessous de maint ouvrage beaucoup moins vanté du même genre et du même auteur. Les morceaux qui me touchent, qui m'émeuvent ou qui m'étonnent, soit par leur charme mélodique, soit par leurs richesses harmoniques, ce sont l'andante et le finale.

L'andante a été bien accueilli par le public; quant au finale, on l'a trouvé trop long pour un morceau si savamment traité.

Le public (et bon nombre d'artistes y compris) veut bien fermer un œil ou plutôt une oreille pendant qu'on exécute un morceau de cette force, mais il regarde sa patience comme une œuvre méritoire que l'auteur doit reconnaître en se hâtant de terminer une composition si insupportablement bien faite.

Le Calme de la mer, chœur de Beethoven, n'a pas été goûté par l'auditoire. Sans compter parmi les grandes et puissantes conceptions de l'immortel maître, cette composition ne manque pas de charmants détails. On a trouvé généralement *La mer calme* un peu houleuse. C'est que le programme promettait un *miroir uni*, et ne faisait nullement pressentir le battement des vagues. Voici l'explication de l'apparente contradiction que présente ce morceau qui vogue dans les parages peu explorés de la musique descriptive. Il se trouve parmi les poésies de Goëthe deux *lieds* qui se suivent immédiatement, et intitulés : le premier, *Calme de la mer* ; le second, *Heureux voyage*. C'est sur ces deux *lieds* de Goëthe que Beethoven a composé son chœur. J'emprunte à l'excellente traduction des poésies de Goëthe par M. H. Blaze, celle de la pièce intitulée : *Calme de la mer*. « *Un calme profond règne sur les eaux, la mer repose sans mouvement* et le nautonier soucieux promène ses regards sur la surface unie. Nul vent d'aucun côté ne souffle ; calme de mort, calme effrayant ! Et dans l'immensité profonde, nulle vague ne bouge !

Malheureusement M. H. Blaze n'a pas cru devoir traduire le *lied* suivant, qui pourtant forme un contraste frappant avec le premier. Je ne me permettrai pas de la traduire en si dangereux voisinage; seulement j'en rendrai quelques mots pour justifier la force et la vigueur toujours croissantes qu'on a remarquées dans la composition de Beethoven sans s'en expliquer la raison. Voici à peu près le sens du second *lied*, *Heureux voyage*.

« Les brouillards se déchirent, le ciel s'éclaircit, Éole détache ses lourdes chaînes. Des vents bruissent, le nautonier se lève. Vite! vite! La vague se sépare, le lointain s'approche; je vois déjà la terre! »

Il faut lire ces deux *lieds* dans la langue du grand poète, pour se faire une idée de la grandiose uniformité qui règne dans le premier, et du mouvement toujours plus accéléré qui se manifeste dans le second. N'oublions pas que Mendelssohn a traité avec bonheur le même sujet dans une de ses belles ouvertures.

M. Dorus a exécuté un fragment d'un concerto de Tulou. C'est bien un des plus étonnants flûtistes de l'époque. Il aurait été capable de vaincre l'aversion de l'illustre Cherubini pour cet instrument. M. Dorus tire de sa flûte des sons d'une douceur et d'une égalité admirables. C'est un rossignol fait musicien, ou un musicien fait rossignol, je ne sais lequel des deux. En tout cas, c'est de tous les rossignols le meilleur musicien que je connaisse. Il a enchanté la gent qui porte plume et celle qui porte cravate : succès universel.

Venait ensuite un motet de Mozart : *ne pulvis et cinis superbe te geras*.

Le motet débute par un *lento* d'un caractère grave et solennel, qui rappelle l'apparition du commandeur de *Don Juan*. Les violons accompagnent avec sourdine tout ce premier mouvement. L'allégro présente tout-à-coup une mélodie tant soit peu vulgaire, qui contraste avec le début majestueux d'une façon choquante. Le *lento* de ce motet m'a fait penser au plaisir qu'il y aurait d'entendre une fois au Conservatoire tout le premier finale de *Don Juan*, ou le premier finale des *Noces de Figaro*. Ce serait une fête pour nous autres qui aimons encore Mozart, malgré le finale si insolemment fugué de la symphonie en *ut!*...

La symphonie en *ré* de Beethoven terminait le concert. Il me semble toujours que c'est surtout en jouant Beethoven que se révèle la toute-puissance de l'orchestre de la rue Bergère. C'est alors surtout que se montrent les mille et mille nuances dont cet orchestre est capable. Certes, les musiciens dont il se compose jouent admirablement les œuvres de Haydn et de Mozart; ils les jouent avec amour, mais cette exaltation divine qui naît de la passion, ils ne l'ont que pour Beethoven. Les symphonies de Haydn et de Mozart, ils les aiment comme une épouse éprouvée ; ils les aiment autant par amour que par devoir. Pour certains morceaux même, ils ont un caprice ; je citerai entre autres l'andante avec variations de la symphonie de Haydn, exécutée à la première séance. Sans doute on ne peut être plus aimable et plus gracieux qu'ils ne l'ont été pour ce charmant andante plein d'espiègleries piquantes. Mais si une œuvre de Beethoven paraît, alors c'est la maîtresse adorée, l'idole chérie, l'objet et le but de tous ses efforts. Ils lui donnent le dernier coup de leur archet, le dernier souffle de leur voix; ils l'interprètent avec un enthousiasme, un abandon, une éloquence qui n'appartiennent qu'à la passion véritable.

Et, par Apollon ! ils ont bien raison.

Stephen Heller.